

I

Ceci est l'histoire d'une femme et d'une ville. La première fois, à la lumière du couchant, la ville m'apparut scintillante comme la nouvelle Jérusalem. Je sentais enfin se rapprocher la fraîche verdure de la terre après des semaines passées sur l'océan. Nous avions franchi le chenal entre Long Island et Staten Island et venions d'entrer dans la baie supérieure de New York. C'était le dimanche 2 août 1778.

Le matin suivant, M. Noak et moi-même montâmes sur le pont une heure ou deux avant l'aube. La ville était maintenant à portée de main, mais, à la lumière du jour, elle avait perdu ses vertus célestes, se révélant comme une bourgade provinciale sans attrait. On nous avait informés qu'un incendie avait éclaté durant la nuit, mais ce fut un choc d'apercevoir cette immense traînée de fumée au-dessus de l'île. Une odeur âcre de brûlé flottait jusqu'à nous. Le feu couvrait toujours sous les restes calcinés des immeubles noircis. Des hommes couraient en tous sens sur le quai qui longeait les docks. Une file de soldats bougeait au rythme d'un tambour invisible.

— On dirait que la ville a été mise à sac, dis-je.

Noak se pencha par-dessus la rambarde.

— Le capitaine affirme qu'il s'agit d'un incendie volontaire. C'est le deuxième, vous savez, monsieur Savill. Le premier a eu lieu il y a deux ans. Ils ont alors accusé les rebelles. Et c'est encore le cas.

— New York est loyaliste, n'est-ce pas ?

— Pour certains, être loyaliste est une commodité, dit Noak, et, comme n'importe quelle commodité, je suppose que la loyauté peut être achetée ou vendue.

Au-dessus des nuages de fumée, on apercevait le bleu franc du ciel. J'empruntai sa longue-vue à un jeune officier qui prenait l'air sur le pont. Les maisons restées intactes étaient pour la plupart faites de briques et de moellons, hautes de quatre ou cinq étages, et couronnées de bardeaux aux couleurs délavées. Certaines avaient des terrasses de toit sur lesquelles se mouvaient déjà de minuscules silhouettes humaines.

Au sud, nombre d'édifices étaient coiffés de toits à pignons à la mode hollandaise, reliques du temps où la ville s'appelait La Nouvelle-Amsterdam.

— J'avoue que j'avais imaginé quelque chose de plus engageant, dis-je. Quelque chose qui ressemblerait davantage à une ville.

— Ce n'était pas comme cela avant la guerre, monsieur. Mais les apparences sont trompeuses en période de prospérité. Croyez-moi, il y a beaucoup de richesses ici. La possibilité de faire du profit et bien d'autres choses encore.

Je baissai les yeux vers le courant d'eau verdâtre qui lapait la coque du navire. Des paquets de suie apportés par la brise nielaient la crête des vagues, leur donnant un aspect visqueux. Le feu s'était déclaré très tôt dans la matinée.

Sous la surface de l'eau ondoyait une sorte de grande loque pâle. Juste au-dessus, les mouettes tournoyaient en piaillant comme des damnées. Le chiffon s'était pris dans le cordage d'une chaloupe à la remorque. L'étoffe tressaillait dans le courant. Elle paraissait vivante. À quelques mètres¹ de nous, le jeune officier qui m'avait prêté sa lunette jura dans sa barbe.

On devinait un long pan d'étoffe, à peine visible, sous la loque entortillée autour du filin. Je pensai à un homme-poisson ou quelque autre créature étrange. L'officier aboya un ordre à l'un des hommes d'équipage qui, un moment plus tard, se pencha au-dessus du bastingage avec une gaffe.

— Pitoyable, dit M. Noak en faisant claquer sa langue contre son palais.

1. Le système métrique n'ayant été adopté officiellement en France qu'en 1790, il peut sembler anachronique de l'utiliser ici dans un récit qui se déroule en 1778. Dans la version originale, le narrateur a recours au système anglais. Pour rendre la compréhension du texte plus facile, nous avons pris le parti d'opter pour un système d'unités de mesure familier au lecteur. (NDT)

— Quoi donc ? demandai-je.

Noak hocha la tête en direction de l'homme-poisson.

Le marin avait harponné la loque avec son crochet. Autour, l'eau claquait et tourbillonnait, devenant de plus en plus trouble et grise.

Les apparences sont trompeuses en période de prospérité, songeai-je. Ce n'est pas une loque. C'est une chemise.

Le marin tira sur son grappin. La chemise s'éleva de quelques centimètres au-dessus des vagues, s'entortilla. Il y eut un bruit de succion comme si l'homme-poisson faisait claquer ses lèvres. L'eau se brouilla, et un effluve pestilentiel remonta jusqu'à nous, nous obligeant à reculer et à nous couvrir le visage. Trois mouettes piquèrent sur le fardeau, puis s'enfuirent à tire-d'aile.

J'entrevis un instant le visage de l'homme-poisson, ou plus exactement ce qui aurait dû être son visage s'il n'avait été dévoré par les monstres des profondeurs. L'homme-poisson n'avait pas non plus de queue, mais deux jambes pâles qui flottaient derrière lui. Des lambeaux de chair en décomposition se détachaient des cuisses boursoufflées, dégageant une odeur de viande pourrie.

Le corps retomba dans la mer, aussitôt happé par le courant qui l'emporta au loin, et l'odeur avec lui.

— Ne pourraient-ils pas au moins enterrer leurs morts ? m'offusquai-je.

L'officier m'avait entendu.

— Il s'agit probablement d'un des prisonniers des pontons amarrés en amont, monsieur. La plupart sont des marins qui ont été capturés par les corsaires. Ils les jettent par-dessus bord.

— Est-ce qu'ils ne méritent pas mieux que ça ?

Son visage rond, bon enfant, se fendit d'un sourire.

— La plupart sont des malfaiteurs, monsieur. Et puis, ce n'était après tout qu'un rebelle.

— C'est aussi plus économique, ajouta Noak. Même si, en ce qui concerne le Trésor de Sa Majesté, cela ne fait pas grande différence. Car il y aura sûrement quelqu'un pour réclamer des indemnités – pour le suaire, le service funèbre, etc.

Je regardai en aval. Au loin, les mouettes semblaient danser comme des cendres noircies dans le ciel bleu. Le cadavre n'était plus visible. La mer était vorace.

— Comme je vous l’ai dit, monsieur, reprit Noak, il y a moyen de faire du profit ici. Cela est vrai même en temps de guerre. Et peut-être même davantage en temps de guerre.

C’était le premier cadavre qu’il me fût donné de voir à New York, et le premier des deux hommes morts que je vis ce jour-là. En tant qu’individu, celui-là ne représentait rien pour moi. Nous n’avions rien en commun, hormis notre humanité partagée. Je ne saurai jamais qui il était ni comment il était mort, ou qui avait jeté son corps dans l’East River.

II

J'avais rencontré Samuel Noak à bord de l'*Earl of Sandwich*, un bateau-poste dont M. Rampton, mon supérieur hiérarchique, détenait des parts et qui servait essentiellement à acheminer le courrier vers l'Amérique du Nord et les Indes de l'Ouest depuis l'Angleterre.

La compagnie arrondissait les juteux bénéfices que lui rapportait l'entreprise en accueillant à bord quelques passagers. La plupart étaient, comme moi, des agents d'affaires, mais certains faisaient la traversée à titre privé. C'était le cas de Noak.

Nous avons été aussitôt amenés à cohabiter dans la promiscuité d'une cabine à peine plus grande que le chenil qu'occupait le mastiff de la maison de campagne de M. Rampton. Noak était un petit homme fluet qui portait ses cheveux cendrés attachés avec un ruban brun et un soupçon de poudre par souci de gentillesse. Il tirait tellement ses cheveux en arrière que les os de son visage semblaient pointer sous la peau.

Il aurait pu avoir entre vingt et trente ans, était réfléchi et parlait avec un accent nasal caractéristique de son Massachusetts natal. Sa mine sévère dégageait une rigueur puritaine.

Avant même que nous eussions levé l'ancre, j'avais décidé de garder mes distances avec M. Noak. Mais je ne m'étais pas préparé au ballottage constant des vagues et j'avais été rapidement laissé seul avec les effets terrifiants des intempéries.

Quelques heures après avoir quitté Falmouth, j'avais plongé dans les abysses d'une grande souffrance mentale et physique. J'étais persuadé que j'étais en train de mourir et que le bateau sombrait. Ma condition était si misérable que j'aurais voulu voir le monde s'anéantir pour mettre fin à mes agonies.

C'est alors que j'avais commencé à voir Noak différemment. Ce fut lui qui m'épongea le front, vida ma cuvette et vint à mon secours, lui qui m'infligea ce qu'il assurait être un vieux remède de marin contre le *mal de mer*¹ en me faisant ingurgiter du porc bien gras jusqu'à ce que l'estomac cesse de se rebeller.

Peu à peu, au fil des jours et des longues nuits, mes symptômes avaient fini par disparaître. M. Noak m'avait fait boire du thé de Souchong additionné de rhum pour faire passer mes maux de ventre et m'aider à tomber dans le premier sommeil profond que j'appréciais depuis notre départ.

Devant une telle gentillesse, je ne pouvais plus tenir Noak à distance, même si je l'avais souhaité. Lorsque j'eus recouvré la santé, nous n'avions pas concilié de réelle amitié, mais étions devenus l'un pour l'autre bien plus que de simples connaissances. Il est difficile de ne pas être courtois envers un homme qui vous a ramené à la vie.

— Allez-vous rester à New York, monsieur ? lui avais-je demandé un après-midi.

Le temps était calme et nous prenions l'air sur le pont après déjeuner.

— Ou avez-vous encore de la route à faire ?

— Non, monsieur, j'ai un poste de commis chez un entrepreneur qui m'attend en ville. C'est un ami de mon oncle qui m'a trouvé cette place.

— Je suis surpris que vous ayez souhaité quitter Londres, où les opportunités doivent être autrement plus nombreuses.

— Vrai, avait-il dit, mais à New York, je serai commis principal, alors qu'à Londres je n'avais aucun espoir de promotion. Et puis j'avais envie de revoir ma terre natale.

— Où étiez-vous employé ?

— Chez monsieur Yelland à Middle Temple. J'y suis resté trois ans.

— Je connais ce gentilhomme. Du moins, je l'ai croisé une ou deux fois.

— Vraiment ?

— J'ai un poste au Département américain, avais-je expliqué.

1. En français dans le texte. (NDT)

Comme vous le savez, monsieur Yelland représente les intérêts de nombreux loyalistes. Il nous rend parfois service en nous transmettant leurs requêtes.

C'était un euphémisme. Noak l'avait sûrement compris. M. Yelland était l'un des rares avocats de Londres qui avaient des raisons de bénir cette guerre inutile, car elle s'était avérée très lucrative pour eux. Lui et ses confrères entretenaient une copieuse correspondance avec le Département. Londres regorgeait de loyalistes convaincus auxquels le Département américain devait compensation pour les pertes qu'ils avaient subies du fait de leur soutien à la Couronne.

— Allez-vous rester à New York longtemps, monsieur ? m'avait demandé Noak après un long silence.

— Un mois, peut-être deux. Lord George m'a confié une mission dont j'ignore combien de temps elle va me prendre.

M. Noak avait acquiescé comme s'il témoignait sa révérence à l'auguste nom de lord George Germain, le secrétaire d'État du Département américain. La vraie raison de mon affectation était plus prosaïque : M. Rampton, l'un des deux sous-secrétaires, avait décidé que j'irais à New York, et lord George avait signé l'ordre requis, même si je n'étais pas certain qu'il sût réellement qui j'étais.

— Nous pourrons peut-être nous revoir, avait dit Noak.

— Peut-être, avais-je acquiescé, bien que secrètement résolu à ne pas entretenir notre relation une fois en Amérique.

— Où allez-vous loger ?

— Chez le juge Wintour. Un vieil ami de monsieur Rampton, le sous-secrétaire du Département.

— Ah ! mais bien sûr, dit-il. Connaissez-vous le juge ?

— Seulement de réputation.

Noak avait marqué un silence.

— On dit que sa belle-fille est d'une grande beauté.

— En effet.

— Et l'héritière de Mount George.

— Le vent fraîchit. Je devrais descendre.

— Vue une fois, jamais oubliée, avait murmuré M. Noak. C'est du moins ce qu'on raconte. À propos de madame Arabella Wintour.

III

Un coup de canon fut tiré depuis la batterie qui commandait l'entrée du port.

— Il est midi, monsieur, m'informa un jeune officier en tirant une montre de sa poche pour la régler. Vous serez bientôt à terre.

Vingt minutes s'écoulèrent avant que nous ne soyons enfin autorisés à débarquer, puis conduits par le traversier de Brooklyn jusqu'en amont de Beekman's Slip, pour rester à distance du feu couvant.

Le quai grouillait de soldats, de matelots, d'officiers et de porteurs. La chaleur était suffocante. Je me frayai un chemin entre les malles, les barils et les cordes. Un homme me bouscula. Je trébuchai et manquai tomber. Après cinq semaines passées en mer, la terre m'était devenue étrangère, presque hostile.

Malgré mon statut officiel, je fus obligé d'attendre mon tour pour montrer mes papiers et fus prié à trois reprises d'expliquer les raisons de mon séjour.

Pendant ce temps, on déchargeait les bagages qu'une file de nègres à la peau luisante de transpiration acheminait jusqu'au poste de douane. Les quelques passagers de l'*Earl of Sandwich* avaient rejoint la queue des nouveaux arrivants qui patientaient sous le soleil de plomb.

Une légère brise du sud-ouest avait aidé la fumée à se dissiper. Au-delà du poste de douane, la petite ville miteuse qui s'étirait à l'ouest grimpait en pente douce jusqu'au clocher d'une église en ruine et couverte de suie. M. Noak m'avait informé qu'il s'agissait de Trinity Church. Elle avait brûlé au cours du premier incendie, deux ans plus tôt, juste après que les rebelles eurent évacué New York. Un grand nombre de maisons et de monuments

publics avait été détruit et il se demandait pourquoi personne ne s'était jamais donné la peine de réparer les dégâts.

Il y eut quelque agitation devant le poste de garde, à l'entrée de la cale. Peu de temps après, un gentilhomme de belle allure se faufilait entre les baraques de la douane avec, d'un côté, le sergent de la garde, et, de l'autre, un officier du port.

Ce dernier me désigna d'un geste de la main, et le gentilhomme s'approcha de moi en hâte en ôtant son chapeau. Grand, droit, le teint rouge, il était vêtu avec soin.

— Monsieur Savill ? me demanda-t-il en agitant un mouchoir de lin comme s'il s'agissait d'un fanion de signalisation. Votre serviteur, monsieur. Je suis Charles Townley. À votre humble service. Désolé de vous avoir fait attendre par cette chaleur. J'aurais dû être là pour vous accueillir il y a deux heures, mais mon clerc est tombé malade, et ce fichu incendie ne m'a pas facilité la tâche.

L'arrivée de M. Townley eut un effet immédiat sur mon sort. Un douanier accourut avec deux nègres qui portaient mes malles et mes valises. L'officier dit alors qu'il n'y avait nul besoin de les fouiller et que, à la suggestion de M. Townley, les valises devraient être directement transportées chez le juge Wintour. Mon laissez-passer fut contresigné. J'étais libre.

En partant, je m'inclinai devant M. Noak, qui attendait patiemment dans la queue, et lui adressai quelque civilité tout en restant vague quant à une possible future rencontre.

— Qui est-ce ? me demanda Townley tandis que nous franchissions la barrière gardée par deux sentinelles en sueur.

— Une connaissance du bateau. Personne en particulier, répondis-je.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que nous marchions ? Nous n'allons pas bien loin et nous irons plus vite par un jour comme celui-là.

Durant les cent premiers mètres, la terre sous mes pieds me sembla dure et inhospitalière. La ville n'était guère plus accueillante. C'était une fourmilière. Des gens à l'air hagard transportaient leur attirail sur leur dos parmi les vociférations et le brouhaha des wagons et des voitures cahotant sur la chaussée. Les rues étaient pavées et bordées d'arbres, mais je les trouvais

étroites et me sentais oppressé. Pourtant, après l'espace confiné du bateau, celui-ci me semblait sans limites. L'air était imprégné d'une forte odeur de brûlé.

— Il y a déjà beaucoup de trafic en temps normal, observa Townley, mais le feu ne fait qu'empirer les choses. La ville entière est dans la rue. Ceux qui ont encore une maison tiennent absolument à regarder passer les malheureux qui n'en ont plus.

— Les dégâts sont importants, monsieur ?

— Assez importants. Entre cinquante et soixante maisons sont parties en fumée, peut-être plus. Le feu s'est déclenché au milieu de la nuit par ici, à votre gauche, près de Cruger's Wharf et Dock Street. Nous avons des garde-pompes, naturellement, mais nos hommes ont été dépassés par la vitesse de la propagation, sans parler des difficultés pour actionner les pompes.

— A-t-on perdu des vies ?

— Non, cela nous a été épargné, grâce à Dieu.

— Le capitaine nous a dit qu'il s'agissait d'un incendie volontaire.

— C'est fort possible, opina Townley. Les rebelles n'ont aucune compassion envers leurs compatriotes américains. Ils mettent la vie d'innocents en danger sans réfléchir. Je crois savoir que le commandant offrira une récompense de cent vingt guinées à quiconque fournira des informations sur les incendiaires.

Il me conduisit d'abord au quartier général, où tous les nouveaux arrivants étaient obligés de s'enregistrer auprès des autorités.

— Il faut que vous rencontriez au plus vite le major Marryot, dit Townley. J'espérais pouvoir vous le présenter aujourd'hui, mais son clerc me dit qu'il a dû s'absenter. Vous et lui serez certainement amenés à collaborer dans l'exercice de vos fonctions. Il travaille avec le prévôt et le superintendant de la police de la ville, ainsi qu'avec le député adjudant général.

— Dans ce cas, monsieur, auriez-vous l'amabilité de me conduire directement chez le juge Wintour ? Je tiens à saluer mon hôte.

— Ah, fit Townley en se tapotant le nez, lequel ressemblait à un fer de hache qui aurait dévié de quelques degrés sur son manche. Je vais vous y conduire, monsieur. J'ai informé le juge

de votre arrivée ce matin. Il vous transmet ses amitiés, bien sûr, et espère que vous lui ferez l'honneur de vous joindre à lui après dîner, quand tout sera prêt pour vous accueillir. Mais si vous me permettez de tirer avantage de ce contretemps, je serais très honoré que vous acceptiez de dîner en ma compagnie.

J'acceptai. Townley me prit par le bras, et nous descendîmes Broadway pour éviter les foyers d'incendie qui couvaient encore au sud. Dans cette partie de la ville, les immeubles étaient pour la plupart en ruine ; des dégâts causés par le grand feu de 1776. À l'est, les rues plantées d'arbres étaient plus plaisantes, mais il fallait regarder où on mettait les pieds tant la chaussée était crottée.

— Je crois savoir que monsieur Rampton a fait la connaissance des Wintour quand il était lui-même en Amérique ?

— Oui, monsieur. Monsieur Rampton était à l'époque avocat général de Géorgie et il appréciait particulièrement les conseils du juge en matière de procédures.

Townley me conduisit jusqu'au coin de Wall Street.

— Je crains que les Wintour aient bien changé depuis la visite de monsieur Rampton, dit-il.

Puis, resserrant son étreinte sur mon bras :

— Et pas pour le mieux.